

VIE DE SAINT ODON, MOINE DE BAUME, ET DEUXIÈME ABBÉ DE CLUNY¹



Dieu, qui permet que son Eglise soit éprouvée quelquefois par les scandales, ne veut pas cependant que les douleurs de cette Epouse du Christ restent sans consolation. Aussi c'est avec bonheur que l'historien détourne ses regards des crimes qui attristèrent le dixième siècle, pour les reposer sur les vertus que cette époque vit encore fleurir à l'ombre du cloître. La France surtout eut la gloire de produire alors un grand nombre de saints, dont la piété et les talents brillèrent d'un vif éclat, et celui dont nous écrivons l'histoire fut, sans contredit, l'astre le plus éclatant qui ait éclairé cette nuit ténébreuse.

Odon naquit dans le Maine l'an 879. Nous ignorons le nom et la famille de sa mère. Mais son père, nommé Abbon, appartenait à la première noblesse de France, et était aussi distingué par sa vertu que par son rang. Odon racontait lui-même, avec le sentiment d'une vraie piété filiale, les mérites éminents dont la nature et la grâce avaient orné l'auteur de ses jours. «Mon père, disait-il à l'historien même qui a écrit sa Vie, mon père, par ses habitudes et ses mœurs, semblait appartenir à un autre âge que les hommes de son temps. Pendant ses repas, il se faisait lire les saints Evangiles. Il étudiait et savait même par cœur l'histoire ancienne et les Nouvelles de Justinien.» Le droit romain était généralement suivi dans les tribunaux de ce temps, et c'étaient les seigneurs qui rendaient la justice en personne. Abbon s'en acquittait avec autant de zèle que d'intégrité. Lorsqu'un procès s'élevait entre les hommes qui vivaient autour de lui, on avait tellement confiance dans son équité que, de toutes parts, on recourait à lui pour terminer les contestations. Aussi il était chéri de tout le monde, mais particulièrement du puissant comte Guillaume, qui régnait alors sur l'Aquitaine et la Gothie.

Tel était Abbon, au témoignage de son fils. Sa piété égalait son savoir, et il avait coutume de célébrer les fêtes de l'Eglise avec la plus tendre dévotion, observant exactement les vigiles, et passant alors la nuit en prière, spécialement celle de la Nativité du Sauveur. Dieu semblait cependant lui refuser la plus douce consolation qu'il eût pu ambitionner sur la terre. Abbon n'avait pas d'enfant, et son âge avancé ne lui permettait pas d'en espérer sans une bénédiction miraculeuse du ciel. Mais le pieux gentilhomme savait que le Seigneur a tout promis à la foi persévérante. Comme on était aux solennités de Noël, Abbon passa toute la nuit de cette fête dans le recueillement et la prière. Au milieu des ferventes effusions de son cœur, il se mit à conjurer le Seigneur, au nom de l'enfantement de la Vierge, de lui accorder un fils. Ses vœux furent enfin exaucés, et l'année suivante son épouse lui donna cet enfant du miracle, qui fut appelé Odon.

¹ Dans : Vie des saints de Franche Comté

Abbon et son épouse redoublèrent de piété envers le Dieu qui avait béni miraculeusement leur union. Le jeune Odon fut d'abord nourri dans la maison de son père. Un jour, celui-ci entra dans la chambre où l'enfant bien-aimé reposait tranquillement dans son berceau. Abbon était seul, et quand il eut jeté les yeux autour de lui pour s'assurer que personne ne le voyait, il prit Odon dans ses mains, et, l'élevant vers le ciel, où ses regards se portaient avec ferveur : «Grand saint Martin, s'écria-t-il, vous qui êtes la perle des hiérarques, recevez cet enfant que je vous consacre; je le confie à votre protection.» Quand il eut fait cette prière, il déposa son fils dans le berceau où il l'avait pris, et se retira, sans rien dire à personne du vœu qu'il venait de faire. C'était sans doute une inspiration divine qui l'avait poussé à faire cette action, comme le montra bientôt la tendre piété d'Odon pour saint Martin, et la protection merveilleuse de saint Martin sur Odon.

Dès qu'il fut sorti de la première enfance, son père le confia aux soins d'un saint prêtre de sa dépendance, qui vivait dans un lieu retiré. Ce vertueux précepteur s'appliqua avec zèle à former son jeune élève aux premières connaissances des lettres, employant surtout à son égard cette bonté paternelle qui inspire la confiance, et lui adoucissant l'amertume des premières études, avec cette charité industrieuse qui sait se faire humble avec les petits. Odon avait une mémoire heureuse, et son maître savait en profiter pour enrichir son esprit d'une foule de connaissances utiles. C'était surtout par des conversations familières qu'il faisait pénétrer dans son cœur les principes de l'honnêteté et de la vertu. Ses efforts ne furent pas stériles, et son élève croissait en âge et en sagesse. Aussi il avait pour lui un affectueux attachement, et cette sollicitude pour l'enfant confié à ses soins le préoccupait à tous les instants.

Une nuit il crut voir, pendant son sommeil, saint Pierre et saint Paul qui lui réclamaient le jeune Odon. Cet ordre des saints apôtres le remplit d'étonnement et d'inquiétude, et il leur demanda s'ils avaient dessein de le reconduire à la maison paternelle. «Ce n'est point au palais de son père, lui répondirent-ils, c'est à l'extrémité de l'Orient que nous conduirons cet enfant.» Le saint prêtre se jette à leurs pieds, les conjurant de ne point enlever ce dépôt confié à sa garde, parce qu'on l'accuserait de négligence et de trahison, s'il ne le remettait entre les mains de ses parents. Les deux saints, cédant à ses instances, promirent alors de laisser Odon sous sa conduite pour quelque temps encore. Cette apparition n'était que le songe d'un esprit préoccupé du soin de son cher élève. Mais le pieux précepteur crut y voir un avertissement du ciel, et quelque temps après il reconduisit le jeune Odon chez son père, auquel il raconta la vision qui semblait présager ses glorieuses destinées. «Cette représentation extraordinaire annonçait quels guides et quels saints protecteurs devaient conduire ce jeune enfant dans l'orient de la sainteté et de la justice.»

Odon retrouvait chez son père la science unie à la piété, et pouvait, sous sa direction, cultiver encore son esprit par l'étude des lettres. Ses forces se développaient, et on le distinguait au milieu des jeunes gens de son âge autant par la beauté que par la vigueur de son corps. Abbon se complaisait à admirer la force de ses membres, sa noble stature et sa physionomie pleine de vie et d'expression. Il abandonna donc le dessein qu'il avait eu d'abord de le donner à l'Eglise, et songea à l'appliquer dès lors aux exercices qui formaient le complément nécessaire de l'éducation d'un gentilhomme destiné au métier des armes. En conséquence, Odon fut envoyé à la cour de Foulques le Bon, comte d'Anjou, où il séjourna quelque temps. De là, il passa au service de Guillaume le Pieux, duc d'Aquitaine, le même qui fonda plus tard l'abbaye de Cluny. Abbon, son père, était intimement lié avec le duc Guillaume, et il crut que personne mieux que lui ne pouvait former le jeune Odon au métier des armes. Celui-ci avait environ quinze ans quand il se rendit à la cour d'Aquitaine, et comme il était doué de toutes les qualités qui pouvaient faire un excellent homme d'armes, il se livra avec ardeur aux manœuvres militaires. Il s'adonnait également aux exercices de la chasse, qui, pendant la paix, offraient à la noblesse une image de la guerre. Tous les jours il courait les campagnes, portant sur son poing des faucons, des éperviers ou d'autres oiseaux destinés à saisir la proie dans les airs. La fauconnerie était devenue sa passion dominante, et il négligea bientôt, dans ces bruyantes occupations, et l'étude des lettres, qu'il avait cultivées jusque-là avec ardeur, et les leçons de piété dont sa première enfance avait été nourrie.

Cependant, le ciel ne permit pas que son cœur fût satisfait de ces vains divertissements. Odon raconte lui-même que plus il se livrait à ses plaisirs, plus ils lui semblaient amers, et qu'il n'en retirait le plus souvent qu'une profonde tristesse, qu'un insurmontable dégoût, dont il ignorait la cause. «Dieu commença alors, nous dit-il, à m'effrayer par des songes, qui me représentaient les dangers d'une vie lâche et déréglée.» Cependant le charme de cette vie aventureuse qu'il menait à la cour d'Aquitaine le retenait encore, et il fallut que le ciel lui envoyât une maladie, pour l'arracher tout à fait au péril de cette existence toute mondaine, comme il le raconte lui-même.

«Dans ce temps-là, dit-il, mon père m'invita à aller passer avec lui les fêtes de Noël, qu'il avait coutume de célébrer avec beaucoup de piété. Après avoir veillé une partie de la nuit, je pris subitement la résolution d'aller invoquer la sainte Vierge, Mère de Dieu, pour mon salut. Je lui dis alors avec l'accent de la prière : Ô ma Souveraine, ô Mère de miséricorde, c'est dans cette nuit que vous avez donné au monde un Sauveur; daignez intercéder pour moi. Vierge très pieuse, je me réfugie auprès de vous, qui avez miraculeusement enfanté votre Dieu; prêtez une oreille compatissante à mes prières. Je crains vivement que ma conduite ne déplaie à votre Fils; et, puisque c'est par vous, ô ma Souveraine, qu'il s'est manifesté au monde, je le supplie, en votre nom, d'avoir promptement pitié de moi.»

Je priais ainsi tandis qu'on chantait les matines et la messe solennelle de la nuit. Bientôt le jour parut, et, selon la coutume, les chanoines, vêtus de blanc, entrèrent au chœur. Et lorsque, pour célébrer cette grande solennité, leurs voix nombreuses mêlèrent leurs accents, avec l'impatience de la jeunesse, je m'avançai au milieu d'eux, et j'unis mes chants aux leurs pour célébrer la naissance du Roi de l'univers. C'était témérité de ma part, je le sais et je le confesse. Mais je crus pouvoir agir de la sorte, en me souvenant de cette parole de David : *Nations, louez toutes le Seigneur; peuples, célébrez tous ses louanges* (ps 116). Mais je fus aussitôt atteint d'un violent mal de tête, qui me quitta après m'avoir tourmenté un instant. Après la lecture de l'Évangile, ce mal me saisit de nouveau avec une telle intensité, que je serais tombé presque mort de ma place, si je n'avais étendu les bras pour saisir la grille du chœur. Cette douleur me tourmentait si violemment, qu'on désespéra plusieurs fois de me sauver la vie. J'avais alors seize ans, et pendant les trois années qui suivirent, ce mal me tortura sans relâche. On m'avait ramené dans ma famille, et, pendant deux ans, mes parents essayèrent toute espèce de remèdes pour me guérir. Mais tout était inutile, et on désespérait de plus en plus de me sauver. C'est alors que mon père, accablé de tristesse, me raconta les circonstances qui avaient accompagné ma naissance, et le vœu qu'il avait fait de me consacrer à saint Martin, ajoutant que c'était lui sans doute qui me redemandait. N'ayant donc plus rien à attendre des remèdes humains, j'espérai trouver quelque soulagement à mon mal en me réfugiant avec confiance auprès de ce grand saint, et, puisque je lui avais été consacré sans le savoir, je renouvelai volontairement mon offrande, en promettant de me faire couper les cheveux, d'entrer à son service et de lui rester fidèlement attaché.»

Tel est le récit de saint Odon. Lorsqu'il eut fait cette promesse, son mal de tête se dissipa, et il recouvra une liberté aussi parfaite qu'il l'avait auparavant. Bientôt il accomplit son vœu, en se consacrant au service de Dieu dans l'église de Tours. A l'âge de dix-neuf ans, il fut reçu dans la communauté de chanoines de Saint-Martin, au milieu d'un grand concours de peuple et de gentilshommes réunis pour cette cérémonie (898). De ce nombre était Foulques le Bon, comte d'Anjou, qui avait pris soin de la jeunesse d'Odon. Quelque temps après, ce seigneur lui fit bâtir un ermitage à une lieue de la ville de Tours, et fonda un canonicat, dans la collégiale de Saint-Martin, pour fournir à la subsistance d'Odon. Celui-ci, tout en restant attaché à la communauté des chanoines de Tours, se retira alors dans la solitude, pour y vaquer plus librement à l'étude et à la prière, et se rendre plus digne de remplir ensuite le ministère sacerdotal. C'est dans cette retraite qu'il commença à concevoir un grand amour pour la pauvreté de Jésus Christ, à mépriser la gloire du monde pour s'appliquer à plaire à Dieu seul. Comme il avait un goût prononcé pour l'étude des belles-lettres, il consacrait la nuit à la prière et le jour à la lecture, car il savait, dit son historien, qu'il est écrit : *Celui qui est ignorant sera lui-même ignoré* (I Cor 14,38).

Odon étudiait les ouvrages des pères et l'Écriture sainte. Mais son éducation l'avait habitué aussi au charme des poètes profanes. Il lisait la longue grammaire de Priscien,² et trouvait surtout un plaisir singulier à la lecture de Virgile. Un jour, il vit en songe un vase antique, d'une beauté admirable, mais rempli d'une multitude de serpents qui s'en échappaient et cherchaient à l'enlacer, sans cependant lui faire aucun mal. Quand il s'éveilla, il comprit que cette vision était un avertissement du ciel. Ce vase si richement orné, c'était la poésie profane, embellie de tous les charmes d'un style enchanteur, et dont les fictions, représentées par les serpents, cachaient le dangereux venin de la sensualité. Odon renonça dès lors au plaisir qu'il trouvait à la lecture de Virgile et des poètes profanes, et ne voulut plus nourrir son âme que de l'étude des saintes Lettres. Aussi les ouvrages qu'il nous a laissés ne respirent que l'esprit des saintes Écritures et des pères de l'Église, et c'est en vain qu'on y chercherait quelque souvenir de la littérature païenne. Il l'avait étudiée cependant, il en avait aimé les charmes. Mais quand il eut embrassé avec ardeur la croix de Jésus Christ, la science profane lui parut bien vaine au prix de la science qui fait les saints.

² Grammairien de Césarée

Dans l'humble ermitage qu'Odon s'était fait auprès de la ville de Tours, il goutait, loin des bruits du monde, le bonheur de vivre pour Dieu seul. La prière était devenue, pour ainsi dire, sa compagne habituelle. Il ne manquait jamais de visiter tous les soirs le tombeau de saint Martin, dont il était éloigné d'environ deux milles, et d'y prier jusqu'à une heure avancée de la nuit. En parcourant seul, au milieu des ténèbres, la distance qui séparait sa cellule du tombeau vénéré, le saint rencontrait quelquefois des bêtes fauves, que l'imagination naïve de ses biographes nous représente comme autant de démons déchainés pour le tenter.³

L'historien ajoute, à la louange d'Odon, que lorsqu'il sortait ainsi, pendant la nuit, de son humble cellule, il n'en fermait jamais la porte; car il ne craignait pas qu'on vint lui ravir ce qu'il possédait, parce qu'il n'avait d'autre lit qu'une natte étendue à terre, ni d'autres vêtements que ceux qu'il portait tous les jours. Il avait distribué aux pauvres tout ce qu'il avait apporté en venant à Tours, et, selon le précepte de l'Evangile, il ne s'inquiétait jamais du lendemain. Il possédait deux tablettes pour écrire, selon l'usage de ceux qui suivaient les écoles, et il les portait toujours avec lui, quand il se rendait au tombeau de saint Martin. Il mortifiait sans cesse son corps par le jeûne, ne mangeait qu'une demi-livre de pain par jour, avec quelques légumes, et buvait avec une extrême modération, contrairement à la coutume des Francs.

Cette vie austère attira bientôt sur lui le respect des peuples. Dans un âge encore tendre, il semblait l'emporter en sagesse sur les vieillards, et au milieu de toutes les merveilles de la grâce qui entouraient le glorieux tombeau de saint Martin, les vertus de saint Odon se faisaient encore admirer. Aussi un grand nombre de personnes allèrent le trouver pour entendre sa parole et recevoir ses conseils. Parmi les princes et les seigneurs qui venaient honorer le tombeau de saint Martin, plusieurs voulurent visiter Odon dans sa retraite. Le saint avait pour tous des paroles d'édification, pour plusieurs des réprimandes sévères. Il prêchait, avec la sainte liberté de l'Evangile, aux uns la chasteté et la sobriété, aux autres le désintéressement et le mépris du monde; en un mot, il donnait à tous, avec abondance, les conseils que réclamaient leur état et les besoins de leur âme, mêlant les exemples aux conseils, et les larmes aux paroles. Les cœurs purs trouvaient dans ses discours les plus douces consolations; ceux qui étaient coupables concevaient de leur crime cette crainte salutaire qui est le commencement du salut; et tous s'en retournaient en bénissant le Seigneur.

Plus d'une fois, les pieux visiteurs qui accouraient auprès d'Odon lui offrirent des présents. Mais celui qui avait distribué lui-même ce qu'il possédait, pouvait-il recevoir les présents des autres ? Un jour cependant Foulques le Bon, son protecteur et son second père, l'obligea à recevoir cent sous d'or. Ce trésor ne séjourna pas longtemps dans la demeure d'Odon; car il le distribua aussitôt aux indigents.

Son seul trésor, après la prière, était l'étude des saintes Lettres. Depuis qu'il avait quitté les livres des poètes profanes, il s'était livré ardemment à la lecture des Evangiles et des Prophètes, dont il étudiait spécialement les commentaires. Il paraît que ses confrères les chanoines de Tours le blâmèrent de s'appliquer à cette étude, sous prétexte qu'elle était au-dessus de son âge et de ses forces. «Pourquoi, lui disaient-ils, perdre la fleur de votre jeunesse à sonder des mystères trop difficiles ? Appliquez-vous plutôt à apprendre et à savoir les psaumes.» Odon reçut avec humilité cette remontrance injuste, et il attendit avec patience qu'on le jugeât moins défavorablement. Il semble que dès lors il forma le dessein d'embrasser la vie monastique, car parmi les livres qu'il étudiait, son historien nomme la règle de saint Benoît, dans laquelle il lut que les moines doivent dormir vêtus. Pour se conformer à ce précepte et s'essayer, pour ainsi dire, à la vie de moine, il se coucha plusieurs nuits tout habillé, portant ainsi sans l'avoir professée.

Cependant le désir de se perfectionner dans les saintes Lettres l'attira à Paris (901). Il y eut pour maître le savant Remi d'Auxerre, un des hommes les plus recommandables et les plus instruits de ce temps. Remi faisait reflourir dans son école les études, presque partout en décadence. Odon suivit assidûment les leçons de cet habile maître, et étudia sous lui la dialectique de saint Augustin, la philosophie, la musique et le traité des arts libéraux de Marcien. Il s'appliqua d'une façon particulière à l'étude de la musique, et il y devint si habile, qu'il passa

³ Ils racontent qu'une nuit, des renards en grand nombre se précipitèrent contre lui, en glapissant horriblement et en cherchant à le mordre, pour le détourner de son chemin. Odon, loin de fuir, tâchait de se défendre comme il pouvait, lorsqu'un énorme loup accourut à son secours, mit les renards en fuite et devint dès lors le compagnon et le gardien du saint homme. Le moine Jean cite à l'appui de son récit plusieurs traits analogues de la vie des saints, qui montrent que ce fait n'a rien d'incroyable. Il est certain que l'homme, en se rapprochant de l'état d'innocence, recouvre l'empire que nos premiers parents avaient sur les animaux.

depuis pour l'homme de son siècle qui avait le plus de connaissance de cet art. Aussi, quand il revint à Tours, il fut nommé grand-chantre de l'église de Saint-Martin, et fut chargé du soin de l'école épiscopale. Quelques-uns prétendent même qu'il avait déjà obtenu cette charge, par le crédit de Foulques, comte d'Anjou, avant son voyage à Paris.

Le séjour de Paris n'eut rien de pernicieux pour Odon. Il sut se tenir en garde contre les périls que son innocence pouvait courir dans cette atmosphère empestée du siècle. Son historien nous raconte un trait qui montre même jusqu'à quel point allait sa vertu. Un jour, dit-il, Odon se leva de bonne heure pour ne pas manquer à une assemblée de ses condisciples. C'était en hiver, et le froid était si vif que, même avec d'épaisses fourrures, on pouvait à peine se prémunir contre sa rigueur. Odon rencontra sous le portail d'une église un pauvre presque nu et grelottant à faire pitié. Ses entrailles s'émurent à la vue de ce misérable. Il lui jeta la tunique qu'il portait sous son manteau, et continua sa route. Bientôt il sentit lui-même toute la violence de la froidure, et fut obligé de retourner chez lui pour se réchauffer. Mais en se remettant dans son lit, il y trouva avec étonnement une livre d'or, qu'il recueillit avec joie, comme une récompense que le ciel accordait à sa bonne action. C'est ainsi qu'il découvrit, sous les haillons de l'indigence, le Dieu que toute la sagesse de Socrate et toute l'éloquence de Platon étaient impuissantes à lui dévoiler.

En rentrant à Tours, Odon reprit l'étude des saintes Ecritures et des pères de l'Eglise. Un des premiers ouvrages qu'il ait composés, c'est un commentaire sur les livres des Rois, qu'il expliqua, selon la méthode de son temps, en recueillant les plus beaux passages des saints pères sur ce sujet. Ce livre n'est pas arrivé jusqu'à nous; mais saint Odon nous dit lui-même qu'il n'était pas à dédaigner. Ces expressions ne doivent point nous faire juger défavorablement de la modestie de l'auteur, parce que cet éloge s'adresse moins au mérite qu'il pouvait s'attribuer, qu'aux passages des saints pères, dont son livre n'était qu'un tissu.

Peu de temps après son retour de Paris, les chanoines de Tours, ses confrères, le voyant presque continuellement attaché à la lecture des *Morales* de saint Grégoire le Grand, conçurent le désir de lire eux-mêmes cet ouvrage. Mais son étendue les effrayait, et comme ils appréciaient déjà le talent d'Odon et son ardeur pour le travail, ils l'engagèrent à leur faire un abrégé de ce livre. Le saint s'en défendit humblement, sous prétexte que cette œuvre était au-dessus de ses forces, et que, de plus, il lui paraissait inconvenant de toucher à un tel livre pour en retrancher quelque chose.

Mais ses résistances furent vaincues par une apparition merveilleuse. Une nuit qu'Odon était en prière dans l'église de Saint-Martin, il s'endormit et vit en songe une multitude de saints descendre du ciel et se ranger dans les stalles du chœur, après s'être prosternés dans le sanctuaire. Bientôt après, il vit apparaître le pape saint Grégoire, au devant duquel tous les autres s'avancèrent pour demander sa bénédiction. Le saint pontife ne descendit point jusqu'au pavé du chœur, mais s'assit sur l'ambon ou siège de l'évêque. Odon contemplait ce spectacle avec étonnement, lorsque saint Grégoire, l'apercevant : «Frère Odon, lui- dit-il, levez-vous !» Et en se levant il vit l'illustre docteur tirer une plume cachée dans ses cheveux, et la lui présenter en disant : «Ayez confiance et écrivez l'ouvrage qu'on vous demande.»

Cette vision détermina Odon, qui se mit aussitôt à l'œuvre. Un autre motif contribua encore à lever ses scrupules, comme il nous le dit lui-même. C'est l'exemple de Patère, disciple de saint Grégoire, qui avait lui-même abrégé quelques écrits de son illustre maître.

L'ouvrage de saint Odon, longtemps caché dans la poussière des bibliothèques, fut enfin découvert et imprimé pour la première fois en 1617. L'auteur n'y a rien mis du sien. Il n'a fait qu'abrégé le grand travail de saint Grégoire, dont il copie les expressions, et il y a ajouté une préface et un petit poème, où il fait le plus bel éloge de l'ouvrage du saint pontife. «En parcourant, dit-il dans ces vers, ce champ glorieux où se déploie le génie de saint Grégoire, j'y ai vu briller, comme les astres du ciel, cette parole salutaire, qui sait régler les mœurs, amollir la dureté des âmes, et dissiper, par son éclatante lumière, les ténèbres des intelligences. Ce livre est comme une prairie où s'étalent, sur un riant gazon, les fleurs les plus variées et les plus belles à la vue. C'est dans ce champ, orné de tous les genres de beautés, que j'ai voulu recueillir quelques fleurs.»

Odon avait un grand zèle pour embellir les solennités religieuses. Il était doué d'un talent spécial pour composer des offices des saints. Il en fit un en l'honneur de saint Martin, dont il nous reste encore quelques antiennes, et des hymnes qu'on chantait autrefois dans presque toutes les églises, et particulièrement dans celle de Cluny. Si le talent poétique ne brille pas dans ces compositions, elle portent du moins l'empreinte de la piété la plus tendre envers le grand évêque auquel il avait été consacré dès son enfance. Ces vers et quelques autres sur l'Eucharistie, ainsi qu'une hymne rimée en l'honneur de sainte Marie-Madeleine, telles sont les seules œuvres poétiques de saint Odon qui aient été publiées. Mais il composa encore un grand ouvrage en

vers, divisé en quatre livres, et intitulé *Occupations*. Le poète y chante l'œuvre des six jours, la chute de l'homme et la rédemption. C'est l'histoire tout entière de la religion, depuis l'origine des choses jusqu'à Jésus Christ, sujet fécond qui avait déjà inspiré plus d'un poète chrétien au moyen-âge.

La musique, cette sœur de la poésie, était aussi pour Odon une source de pures jouissances, et un moyen d'embellir les cérémonies du culte. C'était lui qui dirigeait les chants de la cathédrale de Tours. Aussi tous les anciens auteurs qui nous parlent de lui, ne l'appellent que l'excellent musicien. Plusieurs lui attribuent un curieux ouvrage que nous avons encore, et qui est intitulé *Dialogue sur la musique*. «Le vénérable Odon, dit une ancienne chronique, cet ardent amateur de la vie religieuse, qui fut la perle des moines et la gloire de ses disciples, a composé un dialogue fort utile sur la musique.»

C'est encore auprès du tombeau vénéré de saint Martin qu'il écrivit la Vie de saint Grégoire de Tours. On sent bien un peu, dans cet ouvrage, la recherche et l'affectation d'un écrivain jeune encore, dont le style n'était pas assez mûri. Cependant il respire partout la plus tendre piété, et c'est un monument aussi glorieux pour l'auteur que pour le saint prélat dont il raconte la vie. «J'ai pensé, dit Odon, qu'il fallait raconter, au moins en partie, les actions de ce bienheureux évêque de Tours, afin que la renommée d'un si grand homme ne fût pas obscurcie par les ténèbres de l'oubli. Sans doute, c'est assez pour sa gloire que ses vertus soient connues au ciel, par le Christ, à qui il a cherché à plaire; néanmoins il ne serait pas juste de taire les belles actions d'un saint, qui a tant travaillé lui-même à faire connaître celles des autres.»

C'est ainsi qu'Odon, toujours rempli d'ardeur pour l'étude des lettres, faisait fructifier le talent que Dieu lui avait confié. La communauté des chanoines de Saint-Martin, à laquelle il appartenait, se composait alors de cent cinquante clercs. On n'y observait plus, comme autrefois, la psalmodie perpétuelle; mais on y chantait l'office à des heures marquées. La vie, quoique moins austère qu'auparavant, y était toujours régulière, et cette régularité avait même mérité les louanges du pape, comme le témoigne saint Odon. Cependant le relâchement et l'amour des vanités mondaines essayaient déjà de s'y introduire, et quelque sainte que fût la vie qu'Odon y menait, Dieu lui fit connaître qu'il l'appelait à un état plus parfait encore.

Il songea donc dès lors à quitter l'institut des chanoines pour embrasser la vie monastique. Il essaya d'inspirer la même résolution à Foulques le Bon, comte d'Anjou, son protecteur, qu'il avait préservé d'une maladie dangereuse par le secours de ses prières. «Le temps n'est pas encore venu pour moi de quitter le monde, lui répondit Foulques; mais il y a à ma cour un seigneur distingué, nommé Aldégrin, qui partagera volontiers votre généreuse résolution.»

En effet, quelques jours après, Aldegrin quittait les pompes du siècle et se retirait dans l'humble cellule d'Odon, pour y préluder avec lui aux pratiques de la vie monastique. Ils s'occupèrent dès lors à chercher en France quelque monastère où l'on observât dans toute sa régularité l'institut de saint Benoît. Mais le malheur des temps avait partout affaibli la discipline religieuse, à tel point que presque toutes les communautés de moines étaient tombées en décadence. Les guerres civiles et les invasions des Normands avaient ruiné la plupart des abbayes. Les moines, dispersés par les barbares, s'étaient partout enfuis, pour se retirer dans les lieux où ils avaient pu trouver un asile. Leurs maisons, abandonnées, avaient souvent été occupées par des clercs, qui n'y pratiquaient que d'une manière imparfaite les règles monastiques. Aldégrin, ne rencontrant nulle part une retraite telle qu'il la désirait pour lui et son ami, revint trouver Odon dans sa solitude. Ils passèrent ainsi environ trois ans, préludant à cette vie d'abnégation qui était l'objet de leurs vœux.

Aldégrin résolut enfin d'aller chercher, jusqu'en Italie, quelque abbaye où il pût rencontrer la régularité monastique dans toute sa perfection. Il se mit donc en route pour se rendre à Rome. Mais en traversant la Bourgogne, il arriva au monastère de Baume, que saint Bernon venait de relever de ses ruines. Aldégrin y fut reçu avec tant d'affabilité, il y vit régner parmi les moines une régularité si parfaite, qu'il résolut de se fixer en ces lieux. Il prévint aussitôt son ami Odon qu'il avait trouvé à Baume ce qu'ils souhaitaient tous deux avec tant d'ardeur.

Odon partit aussitôt pour la Bourgogne. Il portait avec lui cent volumes, qui formaient sa bibliothèque : trésor précieux pour cette époque, et le seul qu'Odon eût conservé de tous ses biens. Le bienheureux Bernon le reçut avec joie; car il pressentait que ce nouveau disciple serait une des gloires les plus pures et un des soutiens les plus puissants de sa congrégation naissante. Odon fut soumis aussitôt, selon les prescriptions de la règle, aux épreuves du noviciat. On suivait à Baume la réforme que saint Benoît d'Aniane avait introduite dans les monastères des Gaules. Cette réforme n'était autre chose que la règle même du grand saint Benoît, abbé du Mont-Cassin, augmentée des constitutions établies au concile d'Aix-la-Chapelle, en 817, et destinées à assurer partout l'observation de l'institut bénédictin. Saint Bernon faisait exactement observer ces

règlements dans son monastère de Baume, et presque tous ses moines s'y soumettaient avec la régularité la plus exemplaire.

Quelques-uns cependant, incapables de faire généreusement les sacrifices qu'impose la vie de communauté, trouvaient le joug de la règle trop pesant, et murmuraient secrètement contre la sévérité de Bernon. Quand saint Odon arriva au monastère de Baume, ils essayèrent de le circonvenir et de l'indisposer contre leur supérieur. «Comment, lui dirent-ils, avez-vous pu vous résoudre à entrer dans cette communauté, que nous avons résolu de fuir nous-mêmes, afin de pourvoir au salut de nos âmes ? Ne connaissez-vous donc pas la dureté de Bernon ? Ne savez-vous pas qu'elle va jusqu'à frapper ses moines à coups de fouet, à les enchaîner, à les réduire par la prison et par le jeûne ? Et c'est à peine encore si on peut, après : ces rudes traitements, obtenir grâce devant lui.»

Ces discours ébranlèrent la résolution d'Odon. Il consulta Aldégrin, qui lui répondit généreusement que c'étaient là des propos de séditeux, inspirés par le démon, et que, d'ailleurs, si l'abbé usait quelquefois de sévérité, c'est que souvent l'ordre et la discipline ne peuvent se maintenir dans une maison sans une rigueur salutaire. Odon, rassuré par ces paroles amies, se soumit humblement au joug de la règle, et y trouva bientôt cette paix de l'âme que Dieu a promise à l'obéissance. En prenant l'habit monastique, il conserva les saintes pratiques auxquelles il était déjà fait depuis plusieurs années : même abstinence, même régularité dans la conduite, même pureté dans les affections, même ardeur d'avancer dans les voies de Dieu; et ce qui donnait à toutes ses vertus un plus haut mérite, c'est qu'elles étaient fondées sur l'humilité la plus profonde et l'abnégation la plus entière.

Bientôt Bernon lui donna une preuve de la confiance qu'il avait en lui. Tandis qu'Aldégrin, du consentement de l'abbé, se retirait dans une solitude voisine du monastère, Bernon confiait à Odon le soin de l'école qu'il avait établie à Baume. Odon avait alors trente ans (909), et la fonction dont on le chargeait était une des plus importantes et des plus pénibles du monastère. L'écolâtre était chargé de diriger non seulement l'instruction des novices, mais encore celle des autres enfants dont l'éducation était confiée aux moines de Baume. Odon accepta cette fonction, à laquelle l'avaient préparé ses études, et il s'en acquitta avec autant de zèle que de talent. Il était moins un maître qu'un père pour ses élèves, suivant pendant le jour leurs progrès dans les études, couchant la nuit au milieu d'eux pour veiller à tous leurs besoins.

Un jour, cependant, il fut accusé au chapitre d'avoir manqué de surveillance, en laissant un de ses élèves sortir du dortoir pendant la nuit sans l'accompagner avec un flambeau, comme l'ordonnait la règle du monastère. Les frères lui reprochèrent cette négligence avec amertume, et Bernon lui-même, voulant l'éprouver, le frappa de l'excommunication claustrale. Odon se soumit docilement à cette humiliation. Cependant, en se séparant de la communauté, il se jeta aux pieds des frères et les conjura de demander sa grâce à l'abbé. Quand on rapporta à Bernon avec quelle humilité Odon avait accepté son châtiment, l'abbé, admirant sa patience, le fit venir et adoucit l'amertume du reproche qu'il lui avait adressé, en levant sa peine et en lui donnant sa bénédiction. Dès ce jour, il l'aima encore davantage, parce qu'il vit en lui les vertus qui font le religieux parfait : l'esprit d'obéissance et d'abnégation.

Cette patience, qui brillait dans Odon, fut mise plus d'une fois à l'épreuve. Les moines qui, dès son arrivée à Baume, avaient essayé de l'indisposer contre Bernon, voyant leurs projets déjoués, en conçurent une secrète jalousie. C'étaient les plus jeunes religieux de la communauté, poussés par cet esprit de contradiction qui ne sait que détruire sans édifier jamais, et d'autant plus ardents à la critique qu'ils étaient moins expérimentés. A leur tête, se distinguait un moine nommé Guy, qui les excitait à fatiguer Odon par des questions captieuses, et à lasser sa patience par des railleries peu charitables. Le saint ne se défendait qu'avec la plus grande douceur; il les prenait même à part pour leur demander humblement pardon, comme s'il les eût lui-même offensés. Ce n'était point de sa part l'effet de la faiblesse et de la pusillanimité, mais l'inspiration d'une charité toute fraternelle, qui cherchait à les corriger à force de patience. A la fin, ces moines brouillons furent obligés de rendre hommage à sa vertu, et de reconnaître qu'il était non seulement plus savant qu'eux tous, mais que sa longanimité allait jusqu'à l'héroïsme, puisque, malgré leurs importunités, il ne laissait pas de leur enseigner ce qu'ils désiraient, et de leur faire tous les plaisirs qu'il pouvait.

Dieu récompensa tant de vertus par des grâces merveilleuses, et fit éclater la sainteté d'Odon par un miracle dont le récit naïf et touchant nous a été transmis par son historien. Un des usages du monastère de Baume obligeait les religieux à recueillir soigneusement, à la fin du repas, les miettes qu'ils avaient faites, afin qu'on ne laissât perdre aucun fragment du pain qui avait été béni. Les moines devaient manger ces restes avant que la lecture fût terminée. Un jour, pendant la réfection, saint Odon était si attentif à écouter ce qu'on lisait, qu'il oublia de prendre,

selon la coutume, les miettes qu'il avait recueillies. Quand on donna le signal pour indiquer la fin du repas, il se trouva fort embarrassé, n'osant ni laisser ces miettes sur la table, ni les manger; il les prit dans ses mains, et lorsqu'on eut dit les grâces, il alla se prosterner devant l'abbé pour lui confesser sa négligence et son oubli. L'abbé lui demanda quelle faute il avait commise; Odon ouvrit la main pour lui montrer les miettes qu'il avait oublié de manger selon l'usage. Mais, par un prodige admirable, ces miettes se trouvèrent subitement transformées en une sorte de pierres précieuses, qui furent consacrées depuis à orner l'église du monastère. Les religieux témoins de ce miracle louèrent Dieu, qui, ne glorifiant ainsi la vertu de son serviteur, voulait leur montrer que l'obéissance est vraiment une perle précieuse et le plus riche trésor d'une communauté.

Cette faveur signalée excita encore le zèle et la piété d'Odon. Il obtint de son abbé la permission de faire un voyage auprès de sa famille. Il sut alors inspirer à ses parents un tel désir de la perfection, qu'il les détermina à se retirer dans un monastère, pour y finir saintement leurs jours dans la pratique des bonnes œuvres. C'est vers le même temps qu'Odon, étant en route, alla loger dans le château d'un noble seigneur, qu'il connaissait. Les maîtres de la maison étaient absents, et leur fille, jeune personne aussi distinguée par sa vertu que par sa naissance, raconta à Odon qu'on voulait la marier malgré elle. Elle le supplia donc, au nom du Dieu dont il était le serviteur, de la délivrer, en permettant qu'elle se retirât aussitôt, sous sa protection, dans quelque monastère. Odon hésitait à se prêter à ses désirs, parce qu'il craignait d'exciter le mécontentement des parents. Mais les larmes et les prières de la jeune vierge étaient si pressantes, qu'il consentit enfin à ce qu'elle partit secrètement, sous sa protection et sous la garde de ses gens. Odon et le frère qui l'accompagnait montèrent aussitôt à cheval, et se dirigèrent du côté de Baume, où ils arrivèrent le jour suivant, accompagnés des serviteurs qui conduisaient la jeune fille. Elle fut logée auprès de l'oratoire construit à quelque distance de l'abbaye, et où l'on recevait les femmes de distinction qui venaient prier en ces lieux.

Quand Odon eut raconté à l'abbé ce qui s'était passé, Bernon le réprimanda sévèrement d'avoir fait, par excès de zèle, une chose dont les parents de la jeune fille ne pouvaient manquer d'être irrités. «Mon père, lui dit alors Odon, c'est votre exemple qui m'a entraîné; car, dès le jour où vous avez daigné me recevoir au nombre de vos disciples, j'ai vu avec quelle ardeur vous travaillez à gagner les âmes à Jésus Christ. Tandis que les abbés des autres monastères s'appliquent surtout à enrichir leurs communautés, vous n'avez de zèle que pour enrichir le ciel de saints, et c'est pour imiter votre exemple que j'ai voulu aussi gagner cette vierge au Seigneur. Si vous jugez ma conduite imprudente, je m'humilie à vos pieds, et me sou mets au châ timent que vous m'infligerez.» Ces paroles si humbles apaisèrent Bernon, et quelques jours après, la jeune fille fut conduite dans un monastère de vierges, où elle vécut et mourut saintement.

Pendant son séjour à Baume (de 909 à 927), Odon fut témoin de toute l'activité déployée par saint Bernon pour la réforme des institutions monastiques. Il assista en particulier à la fondation de Cluny (910), dont il devait lui-même être la gloire un jour. Bernon, pressentant les grandes choses que son illustre disciple pouvait accomplir, songeait à lui confier quelques-uns des monastères qu'il avait lui-même fondés ou réformés. Il voulut auparavant l'élever au sacerdoce, et, pour lui conférer les ordres, il fit venir au monastère de Baume son ami Turpion, évêque de Limoges. L'évêque de Besançon, dans le diocèse duquel se trouvait l'abbaye de Baume, assista à cette ordination, et, s'il ne fut pas lui-même le prélat consécrateur, l'ordination ne se fit sans doute qu'avec sa permission. Odon seul s'y opposait, trouvant le fardeau du sacerdoce trop pesant pour ses épaules; et il fallut un ordre de son abbé pour vaincre toutes ses répugnances.

Cependant Odon ne pouvait se consoler de se voir chargé d'une fonction si redoutable. Le lendemain de son ordination, il était tout honteux de porter, selon l'usage de ce temps, l'étole sacerdotale suspendue à son cou. Pendant plusieurs jours il n'osait sortir du monastère, parce qu'il était obligé de se montrer avec les marques de la prêtrise. Bernon, s'en étant aperçu, l'envoya à l'évêque qui l'avait ordonné, afin qu'il trouvât auprès de lui des conseils et des encouragements.

Turpion l'entretint longtemps de la dignité du sacerdoce et de l'état présent de l'Eglise. Le clergé de ce temps était loin d'honorer par ses vertus la sainteté de son ministère. Aussi Odon, empruntant le langage de Jérémie, déplora amèrement, en présence de l'évêque, les scandales que donnaient les mauvais prêtres, et Turpion fut si touché de ses paroles qu'il le pria d'écrire sur ce sujet. Odon s'en excusa, en alléguant que la règle défendait à un moine de composer un livre sans l'ordre de son abbé. Mais l'évêque de Limoges avait un tel désir de le pousser à composer ce traité, qu'il vint lui-même à Baume pour prier saint Bernon de lui imposer cette tâche.

Odon se mit alors à l'ouvrage, et composa un des plus importants ouvrages qu'il nous ait laissés. Ce traité, divisé en trois parties, porte le titre de *Conférences* ou *Occupations*. Les

écrivains du temps en parlent comme d'un excellent livre, dont la lecture est surtout utile aux religieux. On y trouve, dit l'auteur de sa Vie, le zèle pour la vérité et la vertu qui animait Odon, et l'Eglise le lit encore avec amour, et en retire les fruits les plus précieux. L'auteur y fait la plus triste peinture des mœurs corrompues de son siècle. Il y parcourt tous les états, et déplore, en empruntant les accents du prophète Jérémie, les désordres qui souillaient toutes les classes de la société. En dédiant cet ouvrage à l'évêque Turpion, il lui adressa une épître qui respire la plus louable modestie.

«Vous vous souvenez, seigneur, lui dit-il, qu'il y a peu de temps, vous m'entreteniez de ces désordres du monde, contre lesquels vous avez sans cesse à lutter, et que, ne pouvant chercher dans les livres, qui vous manquent, les consolations que Moïse trouvait ne se réfugiant dans le tabernacle, vous m'avez ordonné de recueillir parmi les pensées des saints pères, celles qui conviendraient aux temps où nous vivons, et qui pourraient être comme la nourriture et le soutien de votre âme dans le chemin de cette vie. Vous m'avez renouvelé cet ordre à diverses reprises, vous le répétiez toutes les fois qu'il m'était donné de paraître devant vous. J'admirais l'humilité d'un pontife dont l'esprit élevé s'abaissait à demander quelque chose à ma faiblesse, et je m'étonnais que vous me crussiez capable d'accomplir cette œuvre. En effet, quoique je n'essayais pas même de tenter une chose impossible pour moi. Mais après la dernière fête de saint Martin, mon seigneur abbé m'a déclaré qu'il devait bientôt m'envoyer auprès de vous; et, quand il eut appris que je n'avais rien fait de l'ouvrage qui m'était imposé par vos ordres et par les siens : «Je vous donne encore quinze jours, me dit-il, pour entreprendre cette œuvre, afin que vous n'ayez pas à rougir de vous présenter devant notre seigneur l'évêque, sans avoir rien fait de ce qu'il demande.»

«Ainsi poussé à bout, je l'avoue, j'ai saisi mes tablettes : mais je le savais ce que je devais écrire, ni dans quel ordre je devais disposer mes pensées. C'est alors que je me souvins de ces plaintes amères que vous répandiez en ma présence, avec de profonds gémissements, sur les désordres du siècle, lorsque pour la première fois vous m'avez ordonné cet ouvrage : vous rappeliez d'abord la perversité des méchants, qui deviennent pires de jour en jour, qui méprisent les lois et les censures de l'Eglise, et qui oppriment inhumainement les faibles; vous parliez ensuite de ces prêtres qui, loin de se dévouer au service de Dieu, se livrent aux vanités du monde, et démentent par leur conduite la sainteté de leur état. Tels sont, si je m'en souviens, les sujets dont vous m'avez entretenu. Ce sont aussi ceux que j'ai traités dans ce livre, me forçant, dans le cours de cet ouvrage, d'apporter quelques consolations aux affligés, et d'inspirer quelque honte aux méchants. C'est pour me conformer à vos ordres que j'ai rédigé ce petit traité et que je vous l'envoie. S'il n'est utile à rien, au moins il prouvera mon désir de ne pas vous désobéir. Vos ordres pressants seront pour moi une excuse auprès des lecteurs.»

L'œuvre d'Odon fut bientôt connue du public, et plusieurs exemplaires en furent répandus dans différentes églises, comme l'atteste l'auteur de sa Vie. C'est un des livres qu'il faut étudier pour connaître la physionomie morale de ce dixième siècle, si fécond en désordres. Le saint y flétrit énergiquement les vices les plus communs de ce temps, l'impureté, le luxe, la violence, le mépris manifeste de la vérité et de la justice. Il y déplore les scandales qui pénétraient jusque dans le sanctuaire, et l'abus qu'on faisait de la sainte eucharistie par les communions indignes, rappelant la piété des beaux jours de l'Eglise pour confondre les mauvais chrétiens de son temps. Quoique le style de cet ouvrage soit un peu diffus, tout y est édifiant et respire un air de piété.

Cependant saint Bernon, sentant sa fin approcher, fit venir à Baume les évêques de la province, et déposa entre leurs mains sa dignité abbatiale, en conjurant les religieux de se choisir eux-mêmes un supérieur, selon les constitutions qui régissaient leur congrégation. Il ajouta cependant que, si son opinion était à leurs yeux de quelque importance, il lui semblait utile de partager le fardeau abbatial en deux portions, afin d'en diminuer la pesanteur, et de nommer un abbé pour Baume et un autre pour Cluny. Tous ceux qui étaient présents ayant approuvé sa manière de voir, il désigna son neveu Guy au gouvernement de Baume, et Odon fut chargé des abbayes de Cluny, Masay et Déols.

Cette élection, qui était un juste hommage rendu au mérite d'Odon, le remplit d'une grande tristesse. Il eut recours aux prières et aux larmes pour éloigner de lui ce fardeau. Mais son humilité même était un titre de plus pour l'élever aux honneurs qu'il refusait. La plupart des religieux s'empressèrent autour de lui, et l'entraînèrent, comme par violence, dans l'assemblée des évêques, qui lui imposèrent les mains et le proclamèrent abbé de Cluny.

Bernon mourut peu de temps après. La plupart des historiens disent qu'il rendit le dernier soupir à Cluny, bien que le biographe ne nomme pas le lieu de sa mort. Quoi qu'il en soit, saint Odon resta encore quelque temps à Baume. Mais le petit nombre de moines envieux qui, déjà plus d'une fois, l'avaient poursuivi de leurs tracasseries, voulurent encore cette fois le persécuter.

Odon résolut de se soustraire aussitôt à leur mauvaise volonté. Il quitta donc le monastère de Baume, emmenant avec lui plusieurs d'entre les anciens religieux de cette communauté, et alla chercher le repos et la paix au milieu des moines de Cluny, que Bernon avait confiés à sa sollicitude.

Cluny n'était encore à cette époque (927) qu'un modeste établissement. Les moines, il est vrai, y étaient déjà nombreux et surtout pleins de ferveur. Mais les édifices du monastère n'étaient pas achevés. C'était une œuvre encore imparfaite, que Bernon mourant avait appelée un enfant posthume, qui ne devait se développer qu'après la mort de ses fondateurs. C'est à Odon qu'il était réservé de terminer cette grande entreprise, et en effet, sous sa direction puissante, le monastère de Cluny prit bientôt les plus magnifiques développements.

Odon avait alors quarante-huit ans. Il s'occupa d'abord de construire une nouvelle église, parce que l'oratoire dédié à la Vierge Marie ne suffisait pas aux nombreux disciples que sa réputation attira bientôt autour de lui. Ses fonds furent épuisés en peu de temps. Mais la Providence a des ressources inattendues pour ceux qui espèrent en elle. Au moment où les frères semblaient se décourager, Odon releva leur confiance en leur assurant que saint Martin, dont ils venaient de célébrer la fête, lui avait promis des secours abondants. Les moines reprirent courage, parce qu'ils savaient combien la foi de leur saint abbé était puissante, et, en effet, quelques jours après, ils reçurent de l'Aquitaine un secours de plus de trois mille sous d'or, pour achever leur église.

Quand elle fut terminée, Odon invita les évêques d'alentour à venir en faire la dédicace. Cette cérémonie se fit solennellement, au milieu d'un nombreux concours de clergé et de fidèles, et le nouveau temple fut consacré sous le vocable de saint Pierre. Le biographe raconte que ce jour-là, les moines, n'ayant pas de provisions suffisantes pour traiter convenablement les personnages venus à Cluny, étaient dans une grande inquiétude, lorsqu'un énorme sanglier, sorti de la forêt voisine, vint providentiellement s'offrir aux gens du monastère, qui le tuèrent et le firent servir à régaler les hôtes de l'abbé.

En même temps qu'il construisait une église, Odon avait aussi agrandi les demeures des moines et fait bâtir de nouveaux logements. Cette communauté, qui peu auparavant ne comptait que douze moines, devint bientôt la plus nombreuse, comme elle était la plus régulière qu'il y eût en France. C'est là, dit Pierre le Vénérable, qu'une multitude de chrétiens, rejetant les embarras du siècle, se courbèrent sous le joug si doux de Jésus Christ. Tous les états, tous les rangs et les ordres de la société y envoyèrent des hommes, qui changeaient les délices du monde contre la vie pauvre des moines. Plus d'un évêque abandonna les honneurs de sa dignité pour chercher la paix à l'ombre des murs de Cluny. C'est là que la vertu répandait cette bonne odeur qui remplit tout l'univers, et qu'on vit enfin revivre dans le cloître la ferveur des anciens jours. C'est ce qu'attestent la France, l'Allemagne, la Bretagne, l'Espagne, l'Italie, l'Europe tout entière. Bien plus, l'Orient lui-même a entendu le bruit des merveilles pratiquées à Cluny, et il n'est pas un coin du monde où la renommée de ce monastère ne soit parvenue.

Tel est le témoignage que rendait à l'œuvre d'Odon un de ses plus illustres successeurs. Le saint abbé avait transporté à Cluny les rites et usages monastiques que Bernon avait introduits à Baume. Ces pratiques, ajoutées à la règle, servaient à la faire mieux observer, et entretenaient dans la communauté l'esprit de dévouement et de ferveur. A Cluny comme à Baume, l'école du monastère était l'objet principal de la sollicitude d'Odon. Il veillait avec une attention toute maternelle sur les mœurs et les études des enfants qu'on y instruisait. «Les fils de rois dans le palais de leurs pères, disait le moine Udalric, ne pouvaient être élevés avec plus de soin que les moindres enfants ne l'étaient à Cluny.»

Parmi les vertus que saint Odon fit fleurir à Cluny, il en est une surtout qui brillait tellement en lui, qu'elle passa dans les habitudes du monastère qu'il dirigeait; c'était une inépuisable charité envers les pauvres. Il leur donnait tout, sans s'inquiéter du lendemain. Mais Dieu récompensait visiblement sa piété, en lui fournissant toujours les moyens de pourvoir à l'entretien de la communauté et au soulagement des indigents. Il disait souvent que les aveugles et les estropiés seraient les portiers du ciel, et qu'il fallait bien se garder de leur fermer la porte sur la terre. Lorsqu'un serviteur du monastère recevait durement ces malheureux, ou leur refusait l'entrée, Odon le réprimandait sévèrement, et accueillait ces pauvres en leur disant : Quand il viendra à la porte du paradis, rendez-lui la pareille. Lorsqu'un étranger, dont l'extérieur n'annonçait pas une grande aisance, apportait quelque présent au monastère, l'abbé lui demandait s'il avait besoin de quelque chose, et sur sa réponse affirmative, il lui faisait donner le double de ce qu'il avait apporté. Il faisait ordinairement donner aux pauvres pèlerins les restes du pain et du vin distribués au réfectoire. On nourrissait à Cluny dix-huit pauvres par jour, et le moine Udalric atteste que la

charité y était si abondante, qu'une année, pendant le carême, on y distribua des vivres à plus de sept mille indigents.

Dans ses voyages, lorsque Odon rencontrait des enfants, il les obligeait à chanter pour avoir occasion de leur donner une récompense. S'il voyait sur la route quelque personne accablée par l'âge ou l'infirmité, il descendait aussitôt de cheval et la faisait monter à sa place, ordonnant à un domestique de se tenir à côté d'elle pour l'empêcher de tomber. Puis il allait à pied pendant ce temps, en récitant quelques psaumes avec ses compagnons. Si quelqu'un d'eux voulait descendre alors pour lui prêter sa monture, Odon ne le souffrait pas, parce qu'il voulait qu'on s'occupât des pauvres et non de lui-même.

A ce dévouement pour les malheureux, Odon joignait la plus douce aménité dans les conversations. Ses discours, dit son historien, étaient pleins d'amabilité, et quelquefois ses paroles joyeuses nous excitaient à rire avec éclat. Mais aussitôt il modérait notre hilarité, en nous rappelant l'article de la règle qui défend aux moines de se laisser emporter à un rire excessif, parce qu'il est écrit : *L'insensé élève la voix en riant*. Cette bonté et cette charité d'Odon lui attiraient l'amour et la vénération de tout le monde. Ses moines l'aimaient comme un père; le peuple le respectait comme un saint, à tel point qu'on baisait en secret le bord de son vêtement, en se pressant autour de lui quand il entra à l'église de Saint-Pierre.

Tel était Odon au milieu de Cluny. La régularité qu'il fit régner parmi ses moines rappelait les temps de saint Benoit et la gloire du Mont-Cassin. C'était particulièrement par l'observation rigoureuse du silence qu'il voulait faire reflourir les vertus monastiques. Ses moines le gardaient si religieusement aux heures marquées, qu'ils s'étaient habitués à parler par signes, et s'étaient fait ainsi une sorte de langage pour les usages les plus ordinaires de la vie. Le silence de la nuit était sacré pour eux. Deux traits, nous montrent jusqu'où allait, chez les moines de Cluny, le respect pour cet article de la règle. Un moine nommé Godefroy était, pendant la nuit, à la campagne avec d'autres moines, pour garder les chevaux du monastère. Tandis qu'il était en prière et que les autres moines dormaient, un voleur monta sur un des chevaux et prit la fuite. Godefroy, qui l'aperçut à quelque distance, le laissa faire plutôt que de rompre le silence en criant. Le lendemain, cependant, on découvrit le voleur; c'était le fils du meunier du monastère. Odon, à qui on le conduisit, lui fit donner cinq sous d'argent, en disant ironiquement qu'il était juste de lui payer la fatigue qu'il avait essuyée toute la nuit, en gardant le cheval de l'abbé.

Deux autres moines de Cluny, Archimbalbe et Adalaïse, se rendant à Tours, furent faits prisonniers par les Normands, qui ravageaient alors cette contrée. C'était au milieu de la nuit, et les deux religieux, fidèles à la loi du silence, se laissèrent maltraiter sans dire un seul mot, aimant mieux courir le risque d'irriter encore la cruauté du vainqueur, que de violer la sévérité de la règle au milieu des coups et des blessures. Ces exemples d'une régularité excessive montrent à quel point la discipline était en vigueur à Cluny sous le gouvernement de saint Odon.

Le saint abbé voulut assurer son œuvre en la plaçant sous l'autorité du Pape. Le pouvoir royal était alors trop faible pour qu'il se contentât de son appui. La papauté, quoique exposée alors aux intrigues qui se disputaient le siège de saint Pierre, était le seul pouvoir assez imposant pour protéger Cluny. Aussi le fondateur de ce monastère, Guillaume d'Aquitaine, l'avait mis sous la juridiction immédiate du pontife romain. Dans la suite, les papes continuèrent à accorder des bulles d'exemption aux abbés de Cluny. Placé en dehors de l'autorité diocésaine, ce monastère, disait Pierre le Vénérable, se glorifiait de n'avoir pour évêque que le pape de Rome. Plus de quarante papes renouvelèrent successivement les privilèges ecclésiastiques de cette abbaye. Parmi les chartes qui confirmaient ces immunités, on en comptait sept adressées à saint Odon. L'une d'elles, accordée par le pape Jean XI (931), confirmait en outre au monastère de Cluny le droit de battre monnaie, que le roi de France, Raoul, lui avait accordé. Le pape ajoutait, dans cette bulle, ces remarquables paroles : «Puisqu'il est trop manifeste qu'aujourd'hui presque toutes les abbayes sont tombées en décadence, nous voulons que, si un moine abandonne une communauté quelconque pour embrasser votre réforme par le seul désir de mener une vie plus parfaite, il vous soit permis de le recevoir, jusqu'à ce que son monastère ait lui-même été réformé.»

Ces paroles indiquent assez que Cluny était devenu, sous le gouvernement d'Odon, le modèle de toutes les maisons qui voulaient faire revivre l'ancienne discipline. Aussi la réputation du saint abbé se répandit au loin. Bientôt il fut connu des rois, aimé des évêques et chéri des grands. Tous désirèrent que les monastères construits dans l'étendue de leurs domaines fussent confiés à sa direction, et réformés selon la nouvelle discipline de Cluny.

Il serait trop long de raconter tout ce que le zèle infatigable d'Odon entreprit et accomplit sous ce rapport, non seulement en France, mais encore en Italie. En France, il soumit successivement à la discipline de Cluny les monastères de Tulle en Limousin, d'Aurillac en

Auvergne, de Déols et de Masay en Berry, de Fleury ou Benoit-sur-Loire dans l'Orléanais, de Sarlat en Périgord, de Saint-Pierre-le-Vif à Sens, de Saint-Allire de Clermont, de Saint-Julien de Tours, de Charlieu dans le Mâconnais, de Romain-Mouthier dans le pays de Vaud, etc. Partout il montra autant de prudence que de zèle; car, plus d'une fois, les moines, effrayés du seul nom de réforme, s'opposèrent de toutes leurs forces à l'exécution de ses pieux desseins. Ceux de Fleury surtout poussèrent la résistance à ses plus extrêmes limites.

Odon, ayant reçu cette abbaye du comte Elisiard, pour y introduire la règle de Cluny, se mit aussitôt en route pour s'y rendre, avec quelques évêques qu'il avait priés de l'accompagner. Mais les moines de Fleury, apprenant son arrivée, s'armèrent d'épées et de casques, et firent la garde aux portes aux monastère, en protestant qu'ils mourraient plutôt que de laisser entrer la réforme dans leur communauté. Cependant, afin de montrer que leur résistance était légitime, ils envoyèrent un d'entre eux, nommé Vulvalde, au devant d'Odon, pour lui présenter d'anciens privilèges royaux, d'après lesquels l'abbé d'un autre monastère ne pouvait l'être en même temps du leur. Vulvalde, ayant rencontré Odon, lui présenta ces titres sur lesquels les moines de Fleury se fondaient pour refuser de le recevoir. «Je suis venu apporter la paix, lui répondit le saint abbé; je ne veux nuire à personne, mais seulement rétablir la règle.»

C'était justement ce qu'ils craignaient le plus. Quand ils connurent la réponse d'Odon, ils eurent recours à toutes sortes de stratagèmes pour l'effrayer, tantôt le menaçant du roi, tantôt lui annonçant, par leurs émissaires, que s'il osait mettre le pied dans leur maison, il ne manquerait pas d'être assassiné. Trois jours se passèrent ainsi en négociations avec ces moines rebelles. Les évêques qui accompagnaient Odon, effrayés de toutes ces menaces, lui conseillaient de s'en retourner. Mais le saint, n'écouterant que son zèle, prit tout à coup son parti, monta sur un âne et marcha droit au monastère. Les prélats eurent beau lui représenter qu'il courait à une mort certaine, que de mauvais moines étaient capables de tout crime, il continua seul sa route. Dieu, qui lui avait inspiré cette résolution, changea tellement les cœurs des religieux de Fleury, que, voyant Odon arriver seul, ils jetèrent leurs armes, allèrent à sa rencontre et le reçurent avec respect. Le saint leur témoigna une bonté qui acheva de les gagner. Ils craignirent moins la réforme dès qu'ils connurent celui qui était chargé de l'établir. Pour en jeter les premiers fondements, Odon travailla à leur persuader de ne plus manger de chair et de remettre en commun les biens du monastère. Il n'obtint ces deux points qu'à force de douces insinuations, et le reste suivit de près.

On peut juger par cet exemple des obstacles qu'Odon rencontra dans l'œuvre réformatrice qu'il avait entreprise. Mais son zèle sut triompher de toutes les difficultés, et les nombreux monastères qui embrassèrent sa réforme commencèrent à former dès lors ce qu'on appela la congrégation de Cluny. «Cette innovation fondamentale, dit un historien, fait époque dans l'histoire des ordres monastiques. Odon conçut et réalisa le premier la pensée d'adjoindre à son abbaye, sous son autorité abbatiale et comme autant de dépendances, les communautés nouvelles qu'il érigeait et celles dont il parvenait à réformer l'observance. Point d'abbés particuliers, mais des prieurs seulement pour tous ces monastères; l'abbé de Cluny seul les gouvernait : unité de régime, de statuts, de règlements, de discipline; c'était une agrégation de monastères autour d'un seul, qui en devenait ainsi la métropole et la tête... Cette introduction de la hiérarchie dans le vaste développement que prenait alors la vie monastique était un fait immense. Mieux qu'aucun autre, il fait apprécier la haute capacité d'Odon, l'éminence de sa position dans l'Eglise, et les merveilles opérées par son influence.»

Cette grande réforme, commencée par saint Odon, fut continuée par ses successeurs, et reçut enfin sa dernière forme ou sa perfection sous saint Hugues. Si l'on doit regarder Bernon comme le fondateur de Cluny, c'est Odon qui eut la gloire d'être le premier général de la congrégation. Aussi plusieurs l'ont considéré comme le véritable auteur de l'institut bénédictin en France, parce qu'il sut réunir en un seul corps les membres détruits ou dispersés de l'ordre monastique. Les écrivains du temps l'appellent à l'envie le grand réformateur de la vie religieuse, le premier père de l'ordre de Cluny, le restaurateur des monastères, etc. Son nom retentissait dans tout l'Occident, et de nobles laïques, des clercs, des chanoines et des évêques abandonnaient leurs dignités pour se ranger sous sa direction.

La régularité établie à Cluny y amena bientôt la prospérité matérielle. Les princes du siècle voulurent soutenir par leurs largesses une communauté où fleurissaient des vertus si pures. Aussi, des monuments nombreux et authentiques attestent leur munificence en faveur de cette abbaye. On ne compte pas moins de cent quatre-vingt-huit chartes faites en faveur de Cluny sous le seul gouvernement d'Odon. Les plus illustres bienfaiteurs de ce monastère, à cette époque, furent Raoul et Louis d'Outre-mer, rois de France, Bernon et Maimbolde, évêques de Mâcon, Léotalde, comte de Mâcon, et Ermengarde, son épouse, le comte Gaufray et son épouse

Ava, Rotmond, évêque d'Autun, etc. Les propriétés données à Cluny purent alors suffire à l'entretien des nombreux moines abrités sous ses murs, et surtout la charité d'Odon y trouva un moyen de répandre dans le sein des indigents les abondantes aumônes qui firent longtemps de ce monastère la providence visible des pauvres.

La prospérité de l'abbaye de Cluny contrastait singulièrement avec l'état de l'Eglise dans quelques parties de la chrétienté, et particulièrement en Italie. Rome était en proie aux factions et aux intrigues. L'infâme Marosie, faisant servir sa beauté et son esprit au profit de ses ambitieux projets, s'était emparée du château Saint-Ange et y avait épousé solennellement Hugues, roi de Lombardie. Celui-ci, croyant sa domination bien affermie, commença à mépriser les Romains, et particulièrement Albéric, que Marosie, sa nouvelle épouse, avait eu de son premier mari. Un jour même, il le frappa indignement sur la joue. Albéric, outré de cet affront, souleva les Romains contre Hugues, et alla aussitôt attaquer le château Saint-Ange, où il tint enfermés sa mère Marosie et son frère le pape Jean XI. Pendant ce temps, Hugues ayant pris la fuite, Albéric resta maître de Rome, où il établit son pouvoir en prenant le titre de consul. Ces faits se passaient sous les règnes si courts des papes Léon VI, Etienne VI et Jean XI (de 928 à 936).

Le roi Hugues fit de vains efforts pour reprendre la ville de Rome sur Albéric. Cependant, à la mort de Jean XI, un vrai serviteur de Dieu monta sur le siège pontifical. C'était Léon VI, prélat aussi zélé quand il fut pape qu'il s'était montré peu ambitieux de le devenir. Dès les commencements de son pontificat (936), il songea à apaiser la querelle qui divisait le jeune Albéric et le roi Hugues; et, comme il savait que ce dernier avait une grande estime pour l'abbé de Cluny, il fit venir saint Odon à Rome pour accorder les deux princes.

Le saint abbé réussit heureusement dans cette mission difficile. La guerre fut apaisée, et la réconciliation des deux rivaux fut alors si parfaite, que non seulement Hugues leva le siège de Rome, mais, pour fortifier la paix qu'il avait conclue avec Albéric, il lui donna sa fille Alde en mariage. Telle est l'autorité que donne la vertu. Le roi Hugues montra plus d'une fois l'estime qu'il avait pour l'abbé de Cluny, en obtenant pour lui des privilèges et des faveurs auprès des papes; et Albéric, de son côté, avait conçu un tel respect pour Odon, qu'un jour, si le saint ne s'y fût opposé, il aurait fait couper les mains à un paysan qui l'avait frappé.

Le pape voulut montrer aussi tout le cas qu'il faisait de l'abbé de Cluny, en profitant de son séjour à Rome pour l'employer à la réformation des monastères de cette ville. Odon rétablit particulièrement la discipline parmi les moines de Saint-Paul, dont la vie était alors très relâchée. Le saint fit revivre parmi eux l'ancienne régularité, et rendit à ce monastère sa première splendeur en le soumettant à la réforme de Cluny. Plusieurs autres communautés d'Italie furent encore remises entre les mains d'Odon, pour qu'il y restaurât la discipline. Telles furent celles de l'Aventin, de Salerne, de Pavie, etc. Il y établit l'institut de Cluny, et les réunit dès lors à sa congrégation. C'est dans ce premier voyage qu'il visita son compagnon Aldégrin, qui vivait toujours retiré dans son désert. Les deux saints consacrèrent cette douce entrevue à s'entretenir des choses du ciel, et à s'encourager à la pratique des vertus pour lesquelles ils avaient quitté le monde.

Bien d'autres traits merveilleux signalèrent ce premier voyage et ceux qu'Odon fit en Italie les années suivantes. Tant qu'il fut à Rome, il établit sa résidence ordinaire au monastère de Saint-Paul, que gouvernait l'abbé Baudoin. Celui-ci, qui connaissait le talent d'Odon, le supplia de faire, pour sa communauté, des corrections et des observations au livre des *Dialogues* sur la vie de saint Martin, composés par Sulpice-Sévère. Odon y consentit, et donna d'abord le volume à corriger à un autre religieux. Tandis que ce moine y travaillait en présence du saint, on sonna l'office du soir; à l'instant même Odon voulut qu'on laissât le livre ouvert dans le lieu du travail, pour obéir à la règle, qui ordonne qu'au signal donné, on quitte tout, même une lettre commencée, pour se rendre au chœur. C'était en hiver, et il plut toute la nuit en si grande abondance, que l'endroit où était ce livre en fut tout inondé. Cependant le livre lui-même ne fut mouillé qu'autour des marges, et l'on n'y trouva pas une seule lettre endommagée. On voulut attribuer cette merveille au mérite d'Odon. Mais il en rapporta toute la gloire à saint Martin, dont la vie était écrite dans ce volume.

Odon fit paraître dans ce voyage son incomparable charité. Il épuisait sa bourse pour secourir les pauvres. Quelquefois sa bienfaisance se montrait ingénieuse à soulager les malheureux sans les humilier. Un jour qu'il passait à Sienne, où régnait la famine, il vit trois hommes qui paraissaient tourmentés par le besoin, mais qui n'osaient demander l'aumône, à cause de l'aisance dont ils avaient joui auparavant. Odon, pour leur épargner la honte de mendier, fit semblant d'avoir envie de quelques grains de laurier qu'il trouva à leur porte, et les acheta fort cher.

En traversant les Alpes, il rencontra un pauvre vieillard portant un sac rempli de pain noir et de légumes d'une odeur repoussante. Il le fit monter sur son cheval et se chargea lui-même du fardeau de ce misérable, qu'il porta pendant un long espace de chemin.

Un autre jour il se dépouilla d'une partie de ses vêtements pour en couvrir un pauvre voyageur qu'il trouva presque nu et grelottant au milieu des neiges. Quand sa bourse était épuisée par la profusion de ses aumônes, la Providence venait à son secours d'une manière visible en lui procurant de l'argent par des voies merveilleuses. Les voyages alors étaient difficiles et périlleux, surtout à travers les sommets presque inaccessibles des Alpes, où plus d'une fois Odon courut les plus grands dangers.

Un jour il s'avançait à travers ces montagnes, précédé de quelques Marones⁴ qu'il avait pris pour guides. C'était dans la mauvaise saison, et la fin du jour ressemblait à la nuit, à cause de l'abondance de la neige qui obscurcissait l'air. En passant au-dessus d'un précipice, le cheval que montait Odon fit un faux pas. Le saint, lâchant aussitôt les rênes, éleva les deux mains vers le ciel, et saisit une branche à laquelle il se tint suspendu, tandis que son cheval roulait dans l'abîme. Ses compagnons, accourus à ses cris, le délivrèrent bientôt. Mais il y avait là un miracle visible de la Providence divine. Car on ne vit plus le rameau qui avait été son sauveur, et il est certain qu'il ne croit point d'arbre en ces lieux.

Plusieurs fois il fut attaqué en route par des voleurs. Mais il les désarma tous par la majesté de ses regards et la douceur de ses paroles. Un jour même, un voleur qui l'avait voulu dépouiller fut si frappé de la sainteté qui brillait sur son visage, qu'il se prosterna à ses pieds en le priant de l'admettre au nombre de ses moines. Odon, informé que cet homme s'était rendu coupable de bien des brigandages, lui dit qu'il ne le recevrait que lorsqu'il aurait réparé, par une vie pénitente, les désordres de sa vie passée. Mais ce malheureux fit instance en protestant au saint abbé que, s'il ne le recevait pas sur l'heure, Dieu lui demanderait compte de son âme. Saint Odon fut si touché de ces heureuses dispositions qu'il consentit aussitôt à accueillir cet homme, et l'envoya avant lui à Cluny, où il expia, dans la ferveur de la pénitence, les crimes qu'il avait commis.

Odon, étant revenu en France, continua à s'appliquer à la propagation de son ordre, soit en fondant de nouvelles communautés, soit en réformant les anciennes. On a peine à comprendre que son activité ait pu suffire à toutes les œuvres qu'il entreprenait. Dieu le soutenait visiblement au milieu de tant de fatigues; car jusqu'à sa vieillesse, il jouit d'une santé florissante, et quand il se promenait avec ses jeunes disciples, il les lassait tous par la rapidité de sa marche, et les étonnait par la force et l'agilité qu'il avait conservées encore, après tant d'austérités et de travaux.

L'an 939, Hugues, roi d'Italie, ayant rompu la paix avec Albéric, et assiégé de nouveau la ville de Rome, le pape Léon eut une seconde fois recours à Odon pour étouffer cette guerre. Les efforts du saint furent, encore cette fois, couronnés de succès, et, à sa voix, les deux princes déposèrent les armes. C'est alors qu'il informa le pape du relâchement qui s'était introduit dans le monastère de Saint-Martin de Tours, dont on commençait à permettre l'entrée aux femmes, contrairement aux prescriptions de la règle. De plus, les moines de cette communauté, abandonnant les coutumes anciennes, se conduisaient un peu selon leurs caprices et leur volonté propre. Ils portaient des vêtements de luxe et des souliers vernis qui brillaient comme le cristal. Aussi ces préoccupations mondaines avaient eu pour résultat d'affaiblir la régularité et la discipline dans cette communauté. Odon s'était déjà autrefois élevé contre ces abus, dans un livre qu'il avait composé quand il était chanoine de Tours. Le zèle qu'il avait pour la gloire de saint Martin le porta à en parler encore à Léon VI. Le pape écrivit donc à ce sujet à Hugues le Grand, duc des Français, qui était abbé séculier de Saint-Martin, et ordonna, sous peine d'excommunication, qu'on fit cesser plusieurs des abus qui lui avaient été signalés.

Dans ce voyage, comme dans celui qui l'avait précédé, Odon travailla encore à la réforme de plusieurs monastères; car on le regardait partout comme un nouveau Benoit, comme un ange envoyé du ciel pour restaurer l'ordre religieux. Le prince Albéric lui donna le monastère de Saint-Elie, à Suppenton, près de Népi, et saint Odon soumit cette communauté à la règle de Cluny, en y établissant pour abbé un de ses disciples, nommé Théodard.

C'est dans ce voyage qu'Odon eut occasion de voir un célèbre chanoine de Rome, nommé Jean, qui devint dès lors son disciple fidèle, et qui fut plus tard son historien. Jean fut si touché des discours de l'abbé de Cluny sur le néant des choses terrestres et sur le détachement du monde, qu'il se sentit attiré à embrasser la vie monastique. Il abandonna aussitôt tout ce qu'il avait de plus cher, parents, amis, fortune, patrie, pour se ranger sous la discipline de saint Odon.

⁴ C'est le nom que donne l'historien aux habitants de cette partie des Alpes : Marrones, et ailleurs Maruci.

Celui-ci à son retour en France, l'emmena à Cluny, où il le mit sous la direction d'Hildebranne, prieur du monastère. Jean s'attacha à son maître avec une sorte de culte religieux. Il admirait sans cesse cette vie si pure, si dévouée et si fervente qu'Odon menait au milieu de ses travaux multipliés, et sans doute il conçut dès lors l'idée d'en raconter les merveilles pour l'édification de la postérité.

Cependant la paix qu'Odon avait rétablie entre les princes italiens était rompue encore une fois par l'opiniâtreté des ambitions rivales. La présence du saint pouvait seule apaiser les deux partis, et le pape Etienne VI, qui avait succédé à Léon VII, appela de nouveau l'abbé de Cluny à Rome, pour qu'il vînt remplir son ministère de conciliation.

Malgré son grand âge, Odon n'hésita pas à obéir à la voix du pape, en travaillant jusqu'au bout à la pacification de l'Italie, si cruellement déchirée par ces divisions intestines. Il partit, accompagné de Jean, son fidèle disciple, qui partagea toutes les aventures de ce périlleux voyage, et qui nous les raconte lui-même en détail. Odon séjourna cette fois assez longtemps à Rome, s'efforçant de rétablir par sa prudence les affaires de l'Eglise, et d'être le médiateur de la paix entre le roi Hugues et le prince Albéric. Mais tant de fatigues finirent par épuiser ses forces. Il fut saisi d'une fièvre violente, et comprit bientôt que sa maladie était mortelle. Fidèle imitateur de l'Apôtre, il désirait mourir pour être réuni à Jésus Christ, car il avait rempli saintement sa carrière; il avait accompli sa course, et il pouvait espérer avec confiance que Dieu lui réservait la couronne de l'immortalité.

Il envisageait donc sa mort prochaine avec plus de joie que de frayeur. Résigné et soumis aux ordres de la Providence, il souhaitait cependant avec ardeur de finir ses jours auprès du tombeau vénéré de saint Martin, où il avait commencé autrefois à goûter les douceurs de la piété chrétienne. Il plut à Dieu d'exaucer ce vœu si pur de son serviteur. En effet, la nuit suivante, Odon vit en songe un personnage respectable qui lui adressa ces paroles : «Homme saint et bien-aimé du Seigneur, ton heure approche, et tu dois bientôt mourir. Mais Martin a obtenu pour toi un délai, et tu reprendras assez de vigueur pour retourner encore jusque dans ta patrie. C'est là que tu rendras bientôt le dernier soupir, et qu'en retour de tes pieux travaux, le Christ et réunira à la société des élus.»

Quelques jours après, Odon sentit son mal diminuer, et il recouvra assez de forces pour retourner en France. Malgré les fatigues d'un si long voyage, il put arriver à Tours pour la fête de saint Martin. Il célébra avec un redoublement de ferveur cette solennité, qui était pour lui comme un avant-gout des joies du ciel, dans lesquelles il allait entrer. Les larmes se mêlaient à ses prières quand, malgré sa faiblesse, il eut le bonheur de célébrer encore une fois le saint sacrifice sur l'autel consacré à saint Martin. Odon était lui-même comme une victime qui s'immolait à la justice divine.

Le quatrième jour de l'octave, la fièvre le reprit. Mais son vœu le plus cher avait été exaucé. Il était content de mourir, et sur son lit de mort, il retrouva assez de forces pour composer une hymne en l'honneur du saint hiérarque, dont le tombeau vénéré était si cher à son cœur. Nous avons encore ce pieux cantique, dernière expression d'une âme qui semble préluder sur la terre aux chants immortels du ciel. Les saints sont les plus fidèles interprètes de Dieu sur la terre. Mais lorsque le Seigneur les appelle à lui, leur langage semble avoir quelque chose de plus céleste, et laisse toujours une impression plus profonde dans les âmes de ceux qui les entendent. Aussi, au moment où Odon allait mourir, une foule de pieux disciples vinrent se ranger autour de sa couche pour recueillir ses dernières paroles, comme un écho de la sagesse d'en-haut. Il leur donna les instructions les plus salutaires, leur recommandant surtout d'être fidèles à la règle et d'obéir à Aymard, qu'il avait désigné pour lui succéder à Cluny; puis il les bénit et leur dit adieu au milieu des sanglots et des larmes. Il reçut le saint viatique avec la piété la plus fervente, et mourut de la mort des justes, le 18 novembre 942, entre les bras de Théotolon, archevêque de Tours, son disciple et son ami.

Saint Odon avait alors soixante-trois ans. Il fut inhumé à Tours, dans l'église de Saint-Julien, par les soins de Théotolon. Au quinzième siècle, Jean, archevêque de Tours, fit en grande partie dans l'Isle-Jourdain, près de Toulouse. Son culte fut établi à Cluny peu de temps après sa mort, et sa fête y avait le même rang que celles des apôtres et de saint Martin. Tous les martyrologes, y compris le martyrologe romain, le mentionnent avec le titre de saint, et son culte est reconnu publiquement dans toute l'Eglise.

Au milieu des occupations incessantes qui remplissaient la vie d'Odon, il avait trouvé le temps de composer de nombreux ouvrages, dont plusieurs sont arrivés jusqu'à nous. Outre ceux que nous avons déjà cités, on a encore de lui la Vie de saint Gérald, comte d'Aurillac, qu'il composa lorsqu'il était abbé de Cluny, et cinq discours ou sermons sur différents sujets de piété. D'autres ouvrages du saint abbé de Cluny ont été détruits par le temps. Mais les éloges que lui

ont prodigués les auteurs anciens montrent assez l'estime que l'on faisait de son esprit, aussi bien que de ses vertus. Les uns l'appellent le restaurateur des monastères, le réparateur de la règle de saint Benoit, le pacificateur de l'Italie, l'homme d'une sainteté incomparable; les autres louent son érudition, sa doctrine, son zèle pour l'étude, et célèbrent la délicatesse de son esprit et son talent à composer des discours familiers et des offices en l'honneur des saints. De Bénévent à l'océan Atlantique, dit Raoul Glaber, les plus importants monastères d'Italie et de France s'estimaient heureux d'obéir à son commandement. Ainsi s'accomplit la parole des Livres saints : *La mémoire du juste vivra éternellement*. Toutes les gloires humaines ne sont rien auprès de celle dont Dieu couronne les vertus de ses serviteurs. Plus ils ont été humbles sur la terre, plus ils sont élevés dans le ciel; car il est écrit : *Celui qui s'abaisse sera exalté*.

VCO